

## LE FRÉMISSEMENT DES MOTS

---

... Le frémissement des mots ouvre l'oreille à l'invisible.

Avec lui se laisse entendre le murmure de la source du discours : le silence d'où jaillit la parole. Frémissement du filet de l'eau claire ou bulle éclatée de la nappe d'eau gluante. Silence de la sève ou silence de la mort.

Jamais totalement délestée de la convenance du langage qui en interprète le murmure, la source de la parole vive chante au plus intime de l'intime, là où l'intimité s'ouvre à l'altérité qui nous fonde. Nous n'avons aucun mot adéquat pour dire ce qui parle là et qui nous fait homme. Le frémissement des mots indique le chemin de cette source.

1 m  
Mais s'il advient que les mots perdent leur vibration sous l'effet de l'ordonnement d'une logique qui sidère ou dans le désordre du délire, nous perdons le sentier qui nous conduit au murmure primordial de la chair. Nous devenons étrangers à ce qui parle en nous. Bien plus, la parole et le silence paraissent étrangeté et vide. Alors l'altérité nous persécute et nous aliène au plus intime. 1/8 m  
Le discours que notre "moi" tient n'ouvre plus notre oreille à l'invisible. Tout y est clos dans le comprendre d'une tête... à laquelle la vie du corps est devenue étrange. Dans la tête, les mots disent uniquement ce qu'ils signifient. Ils ne sont plus les signifiants du sujet qui parle. Angoisse et colère expriment les deux moments sans histoire d'une clôture de rien qui se prend pour ~~tout~~ opposant à un morcellement de tout qui n'est pris dans rien.

Tout ou rien, contraction ou expansion ne font pas un univers. Il n'y a d'univers que dans l'ordre de la parole et du silence. Les mots n'ont pas plus le pouvoir de dire le silence que celui de dire la parole. Leur frémissement dit ce qui parle dans le silence. Le prétexte de l'obstination qui n'en veut rien savoir est la pire violence faite à la chair. Il nourrit la surdité la plus tyrannique. Il la préoccupe d'une signification objective qui stérilise la signification des mots et tue ce qui parle dans la chair.

A

Seul le silence de l'écoute autorise les mots à parler au cœur tout en alimentant le prétexte du savoir. A l'orée de ce silence, le problème n'est plus de discourir ou de se taire, c'est écouter

I'

Le rapport des mots à ce silence d'où naît le sujet parlant parce que, sans cesse, il en renaît est un seuil : le seuil originel dans l'encadrement duquel l'exactitude du savoir imaginaire se projette et se substitue à la vérité de la rencontre avec l'autre qui toujours la brise et nous déloge de l'image. Ce seuil où ça parle en nous et où nous conduit le frémissement des mots, nous le cherchons sans le voir car il n'est pas visible : nous l'avons toujours déjà franchi en naissant.

Ni visible, ni franchissable, il est de son essence d'être interprétable à la lumière des rencontres par où advient la parole qui nous fait homme. Le frémissement des mots ouvre l'oreille à l'invisible et nous conduit au seuil de l'infranchissable origine : il est le fil d'or de l'interprétation qui réactualise ce qui parle dans le maintenant originel quand elle interdit à la musique des mots de nous perdre dans la valse métonymique de leur affinité ou de leur dissonances. Le frémissement des mots qui ne serait pas

écouté et interprété comme le liende la naissance à la Parole...  
enfermerait le sujet dans les charmes d'une musique des mots qui  
serait à elle-même sa propre fin.

Déconnecté de ce qui cherche à se dire dans le silence de la  
chair, le langage devient un reflet dans lequel l'homme se noie  
quand il s'y contemple. L'esthétisme du langage est suicidaire.

← a  
Finalement, être sourd au chant des mots ou se laisser envoûter  
par leur musique ressortit de la même attitude inconsciente :  
celle qui fait douter de la vie et de la vérité du sujet en condam-  
nant le chemin qui mène à sa rencontre, le Corps.

Quand l'interprétation ne se laisse plus guider par le fil d'or  
du frémissement des mots, le langage n'ouvre plus en " ce point  
de mystère qui ne fait plus de doute "(1), celui de la source de  
vie où Nous prenons Corps.

Int  
Hors de la référence de nos histoires à "ce point de mystère",  
ce n'est plus la Vérité qui parle, c'est le mensonge en son mi-  
roitement où s'épuise la chair et le sang. Avec son cortège de  
peur et d'exclusion. "J'ai peur de mourir avant d'avoir parlé"  
ou " ils n'entendent pas quand je parle " ou encore "quand les en-  
fants viennent me demander quelque-chose, ils me dévorent".  
Assertions sèches comme des plaintes sans espoir et sans larmes.  
Comme si la violence meurtrière avait déjà fait son oeuvre dans  
le coeur. Son refus de la parole transforme en vide le silence,  
tandis que la chair et les mots sont livrés au jeu d'un "miroir en  
abyme" sans issue, sans autre, sans parole. Sans rien qui donne  
1 y  
poids de Corps Réel à la chair en son frémissement.

Dire les mots pour que la chair ne parle pas, pour qu'elle ne  
dise plus la joie et la souffrance de ce qui se cherche en elle,

(1) expression d'un analysant.

dire des mots pour ne pas parler vraiment. Telle est la ruse du menteur.

Redoutable et inconscient pouvoir que celui de désintriquer les mots pour les faire jouer les uns par rapport aux autres dans l'oubli, voire dans l'oubli de l'oubli, de ce qui parle et qui fait le corps de l'homme. Pouvoir des mots qui crée ce qui n'est pas vivant : pouvoir de mort qui utilise le don de la Parole contre elle, qui confisque la vie dans les mots pour le plaisir, ce "plaisir universel de nier" dont parle Freud dans son article sur la Dénégation.

Redoublés dans le plaisir de la tête, les mots nous tendent un miroir inconscient qui nous interdit l'accès à l'invisible de la parole où nous conduisent leur frémissement. Comme Narcisse au bord de son eau, nous nous abîmons dans ce qu'ils nous font voir. Mais c'est pour mieux oublier ce que nous ne voyons pas.

Le refus de tendre l'oreille à ce qui se cherche dans l'invisible de la chair fait croire à l'homme qu'il a le pouvoir de faire parler... c'est-à-dire de créer à son image. Comme Dieu. Alors qu'il n'a que le pouvoir de nommer pour peu qu'il obéisse à ce qui parle en lui en vérité. Lorsque l'homme se prend pour un créateur et faute que ce soit pour de rire comme disent les enfants... c'est toujours pour de faux, dans un comme si c'était pour de vrai. Alors il ne sait plus discerner le vrai du faux et s'épuise à incarner une puissance de vie qui se posséderait elle-même : une vie sans naissance et sans mort, une vérité sans don et sans autre. Là est le triomphe du mensonge.

" Les mots 'orgueil et vanité' me représentent tellement, je suis tellement dedans que je n'arrive même pas à me représenter ce que ça veut dire. Je n'arrive même pas à prendre du recul par rapport à ça. Et si je faisais demi-tour et que je puisse abandonner ces trucs/là, il n'y aurait plus rien que moi! "

Lorsque les mots perdent leur frémissement pour celui qui les dit, les écrit ou les lit, ils ne parlent plus, ils ont perdu la référence à ce qui parle en nous et qui est plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes. De cette dénégation originelle de l'Autre, le meurtre du père n'est que la métaphore mythique. Comme le sont aussi les épousailles triviales de la mère sous la domination inconsciente d'un phantasme d'autoengendrement dans la réalisation du plaisir.

Ainsi, en tous les cas, nous nous représentons les effets du mensonge originnaire et inconscient qui pervertit la génération humaine de ~~l'homme~~ en oubliant qu'il ne naît vraiment à la vie que dans l'acte où il renaît de la Parole qui se fait Chair.

Les mots font frémir notre chair et c'est dans ce frémissement qu'ils s'offrent au discernement de la parole qui nous anime, de son origine, du lieu d'où elle sourd.

Mieux que moi, une femme d'une tribu nomade du Tchad sait le dire :

" L'homme, c'est la parole.

L'homme peut tout faire avec sa parole.

Il peut dire une parole savoureuse

qui donne aux autres la joie.

Une parole de sel, qui a du goût.

Une parole qui mange, qui saisit la poitrine,  
le coeur, le dos.

Une parole qui frappe le ventre en révélant  
les pensées cachées.

Une parole qui donne à tout le corps de celui qui l'entend  
un frémissement qui descend jusqu'aux jambes (...)

La parole de l'homme sort du coeur.

C'est dans le coeur qu'elle mûrit, qu'elle cuit.

C'est dans le coeur qu'elle grandit.

/-e l'homme

" La parole de l'homme appartient au coeur  
et non pas à la bouche. (...)

Tu ne prononceras pas toute parole  
qui arrive sur ta bouche.

La parole appartient au coeur.

Si la parole n'appartenait plus au coeur,  
ce serait la folie.

C'est le fou qui dit toute parole qui vient à la bouche.

Qu'est-ce que la folie sinon le fait

que la parole ne suit plus le coeur,

que la parole n'appartient plus au coeur ?"(1)

*Entendre le frémissement des mots nous conduit au lieu du trésor de l'homme : là où est son coeur. Quand ils frémissent de vengeance et de rage, de peur aussi, ils nous mènent à l'impasse du mensonge, de la parole déniée même et surtout à son insu... Quand ils frémissent de joie, c'est qu'ils ouvrent, à travers l'épreuve, à la Vérité qui parle et qui libère de la mort et du mensonge.*

Denis VASSE, Lyon le 15 juin 198

(1) "Bonheur et souffrance chez les Peuls nomades" Edicef. Paris, Textes et civilisations, p.38.